

## LE REFUS DE L'IDENTIFICATION DANS LA MYSTIQUE LULLIENNE (\*)

Pouvait-il en être autrement? Non. Pour la bonne raison que seul ce dialogue est capable de fonder, maintenir et souvegarder la réalité même du personnage *Amour*, de ce personnage que, la mythologie et certaine littérature chrétienne aidant, nous hypostasions avec tant de simplicité et tant de nonchalance. Il est temps que nous nous demandions laquelle de ces deux questions : qu'est-ce que l'amour, ou qui est-*Amour*, est susceptible de trouver une réponse dans la spéculation lullienne.

Malgré une imprécision certaine de son imagerie, Lulle ne veut de l'hypostase qui nous occupe qu'à des conditions très précises. La différence qu'il établit entre les notions d'*otiositas* et de *quies* rend intelligible et parfaitement cohérente sa position sur ce problème.

Rappelons, en effet, que c'est *otiositas* le contraire d'activité, et non *quies*. Dans la pensée de Lulle, toute entière tournée vers l'action, *otiositas* n'est pas une pause ni une paralysie bénigne et réversible de l'être; c'est le non-être s'installant dans l'être et le rongant comme un cancer. Ce n'est pas une affection-certificat-de-longue-vie, comme l'arthritisme, mais la méchante leucémie. Une philosophie de l'action ne peut lui faire aucune place : une mystique non unitive ne peut lui faire aucune concession. Rien de plus étranger à Lulle que le quiétisme et toute sa parentèle.

Mais il se trouve que l'amour n'est guère invulnérable; il peut, pour son malheur, avoir à faire à *otiositas*. Et malheur à lui s'il goûte à ce poison, car sans l'intervention rapide de puissants antidotes, il en mourra. Il n'est pas plus privilégié que les autres vertus lulliennes (qui pourraient d'ailleurs être considérées comme autant d'aspects divers de l'amour), qui connaissent toutes ce même péril : mourir d'ennui.

---

(\*) Véase ESTUDIOS LULIANOS, IX, 1965, 39-53.

Mais mourir est, en quelque façon, un privilège. En mourant on affirme, au moins, que l'on a vécu, que l'on n'était donc pas seulement quelque chose, mais bel et bien quelqu'un. Et en disant que l'amour mourra s'il se met en ménage avec *otiositas*, nous l'hypostasions déjà. De quel droit? De celui que nous donne l'analyse du Livre de Contemplació, de l'Arbre de Filosofia d'amor et du Livre d'amic e amat, pour ne parler que de ces textes fondamentaux.

Pour Diotime, Amour est l'enfant de Pauvreté. Lulle aurait pensé que Diotime était bien trop généreuse: Amour est en effet, à un tel point enfant de Misère, qu'il ne possède rien que ce que l'on veut bien lui donner. Et encore cela on peut le lui reprendre. On peut tout lui reprendre. L'être même on le lui donne, mais ceux-là mêmes qui le lui donnent peuvent le lui reprendre en moins de deux. Il n'y pas, en effet, chez Lulle, de participation bénévole de deux être égaux aux grâces de l'amour. Il y a *relation de deux individualités foncièrement distinctes, essentiellement irréductibles, et Amour naît de cette relation*. Il ne leur préexiste pas, disions-nous, elles le forgent et le font.

Cette thèse, que Lulle développe et qui éclaire certains aspects de sa théologie de l'amour, il ne l'invente pas. Lulle aurait pu signer ce passage de Saint Augustin, qui semble aller de soi, mais qui demande en réalité bien d'éclaircissements: "Amor autem alicuius amantis est, et amore aliquid amatur. Ecce tria sunt amans, et quod amatur, et amor" 47. Ce qu'il y a de frappant dans cette trilogie c'est l'ordre dans lequel les trois termes sont mentionnés: 1) l'amant, 2) ce qui est aimé, 3) l'amour. Référence explicite, bien sûr, au dogme de la trinité et aux rapports essentiels des trois personnes divines. Cela peut être une explication. Facile, certainement. N'empêche que cette espèce de désordre ou de jonglerie intellectuelle qui consiste à poser "amare" avant "amor" peut avoir des causes beaucoup plus profondes et autoriser des développements capables peut-être de fonder toute une attitude mystique et tout un humanisme de l'amour. Ce qui serait peut-être ravir Amour aux mondes clos du mythologue et du pur théologien.

L'amour n'est hypostasié chez Lulle qu'à partir du moment où l'on a commencé à aimer: voilà la base de toute une dialectique dans les relations de l'aimé éternel et de l'ami créé et partant circonscrit dans le temps.

---

47) *Lib. 8 de Trinitate*, c. 10 (commenté par Jansenius, in *Augustinus*, lib. V, p. 222).

Reprenons les termes de la trilogie : ami, aimé, amour. Augustin consacre cet ordre. La doctrine lullienne le présuppose en partie seulement. On peut lire dans le *Libre d'amic e amat* : "Temptà l'amic amor si's poria sostenir en son coratge sens que no membrés son amat : e cessà son cor de pensar e sos ulls de plorar, e ANIQUILA'S amor..." 48. C'est dire que l'amour n'est plus s'il y a défaillance de l'un des deux amoureux. C'est soumettre la vie d'Amour à la relation des deux amis et partant c'est en quelque manière nier toute sorte de vie autonome dans le monde des concepts à l'Enfant de Pauvreté. Voilà donc pour quoi dans la trilogie amoureuse, l'ami et l'aimé doivent précéder l'amour.

Une analyse plus serrée de la pensée lullienne nous conduit encore plus loin : elle nous invite à inverser encore l'ordre des deux premiers termes de la trilogie : l'ami, en effet, n'est pas, rigoureusement parlant, le premier, mais bel et bien l'aimé. Reconstruisons la trilogie : aimé, ami, amour. Un problème se pose : pourquoi, chez Lulle, l'aimé précède manifestement l'ami ? Avons-nous affaire à un flagrant non-sens ou à un énoncé abérrant ? Car il faut avoir des raisons très solides pour se permettre de poser le complément de l'action avant de poser le sujet le l'action elle-même.

Ces problèmes en présupposent un autre : comment concilier, sans distinguer deux amours -ce dont Lulle ne veut pas 49-, l'éternité de l' "amour" de l'aimé et la temporalité de celui de l'ami ? Car l'aimé est. Et il est Dieu. Et Dieu est amour, pour Lulle comme pour toute une tradition. Lulle n'aurait-il point mesuré les dangers d'une doctrine de l'amour dans laquelle celui-ci n'est finalement pas grand'chose, sinon rien, en dehors de la relation des deux sujets, et dans laquelle l'aimé est Dieu ? Et pourtant !

L'amour de l'aimé, on le sait, est déjà en acte. Il est l'Acte. Acte parce que Dieu est trinité. Lulle s'explique longuement sur ce dynamisme intrinsèque de la trinité, en vertu duquel Dieu aurait pu ne rien créer sans laisser pour autant d'être essentiellement en action 50. Et

---

48) *Libre d'amic e amat* § 209. C'est nous qui soulignons le verbe "aniquila's". (Dans la traduction française de LÉVIS MANO et PALAU -Paris 1955- ce terme a été rendu par "s'éteignit". Dans un contexte philosophique, il y a lieu de distinguer entre "s'éteindre" et "s'anéantir". Or c'est ce dernier verbe qui traduit le catalan "aniquilar-se").

49) Cfr. note 9.

50) Cfr. note 6.

tant qu'il sera question de cette activité *ad intras*, rien ne s'opposera à ce que l'on admette au départ un amour hypostasié en quelque sorte. Encore faudra-t-il éviter à tout prix la pluralité au sein de la notion d'amour, cette pluralité que Lulle déteste, même et surtout dans le domaine des relations homme-Dieu 51.

L'amour, en dehors de la sphère parfaitement une de la trinité divine, n'est plus rien, n'est plus amour, mais *don infini*. Et cela demeure ainsi *jusqu'au moment -au sens le plus platement temporel du mort- où quelque chose d'étranger à cette sphère veut bien devenir dépositaire averti de ce don, par la vertu d'un acquiescement libre et tout intellectuel*. A partir de ce moment, l'amour réalise son hypostase 52. Celle-ci est désormais -la plus simple logique le veut- condamnée aux risques (je dis bien risques, soucieux que je suis d'exclure l'idée d'une nécessité quelconque) de la durée, donc du vieillissement et de la mort.

Mais jusqu'ici nous n'avons peut-être pas évité l'obstacle. N'y aurait-il pas pour Lulle deux amours, et, si l'on veut, deux hypostases, dont l'une en dehors du temps et l'autre dans le temps? La situation est autrement résolue dans le contexte lullien : il y a un amour éternel en l'aimé, celui dont il s'aime de toute éternité 53. Mais pour Lulle le dynamisme trinitaire *ad foras* est loin d'être inférieur au dynamisme intrinsèque 54. Dès lors, il faut qu'il y ait, à l'extérieur, si l'on peut dire, de la trinité, quelque objet capable de maintenir précisément la permanence de ce que nous voulons appeler amour. Cet objet ne saurait

51) Entendons-nous : c'est la pluralité d'amours que Lulle détesterait et non la diversité de personnes. Nous avons déjà vu -et nous y reviendrons encore- que cette diversité de personnes était sauvegardée précisément par la vertu d'un amour foncièrement UN.

52) On ne nous tiendra pas rigueur d'utiliser cette expression : réaliser une hypostase. Il va de soi que Lulle n'attribue pas à Amour l'épaisseur de réalité que le terme hypostase laisserait deviner. Mais nous devons constater que Lulle fait intervenir Amour dans les discussions et qu'il lui prête la parole (à qui ne la prêterait-il pas?). Cela nous autorise à utiliser -avec toutes réserves- cette locution, bien qu'elle ne soit pas trop adéquate.

53) Cfr. encore note 6. Mais rappelons que cet "amour", dont il est question ici, est ineffable, on ne peut le définir que par approches successives et en utilisant des critères négatifs, qui laissent, malgré tout, une marge indéfinie d'inadéquation.

54) Sur ce dynamisme : Liber de Investigatione actuum divinarum rationum, cité plus haut. Sur l'équivalence en Dieu d'être et d'agir, cfr. AFA, OE, II, 75a, § 9 : "Qui és tu, amat?—Amic, jo som Déu e deïtat, infinitat e infinir, eternitat e eternar, bonea e bonificar."

être que la faculté d'aimer en puissance chez l'ami. Chez l'ami qui n'est pas encore, mais dont l'aimé connaît déjà l'existence future. De ces sources manifestement métémpiriques et qui, en elles-mêmes et par elles-mêmes ne peuvent fonder que la notion de don, de ces sources naîtra l'amour, d'elles il tirera, par la vertu de ce consentement dont nous avons parlé plus haut, une réalité concrète, donc une réalité tout-court. On assiste à la naissance d'un amour précis, celui dont s'aimeront l'aimé et CET ami. Cet amour est nouveau, il ne préexistait pas à ce moment historiquement qualifié, il commence à un moment concret.

A un amour concret, singulier, non seulement qualifié, mais créé par deux personnages concrets dans une situation unique, correspondent des modalités elles aussi particulières, concrètes et nouvelles. Tout, dans ces perspectives, doit être hors série, rien ne peut se répéter intégralement. L'aimé abdiquera pour ainsi dire à son éternité et fera siennes, dans la mesure du possible, les conditions de la temporalité. Et cela parce qu'ainsi le veut le devenir de cette relation. L'aimé ne peut pas faire autrement, du moment qu'il s'est choisi un ami, pour qui la finitude compte. Comment comprendre autrement les déboires de l'ami et, ce qui est plus convaincant encore, les sollicitudes, les coquetteries de l'aimé? Augustin a déjà remarqué ce qu'il y a de paradoxal dans cette situation, qui est celle des aimants, quelles que soient par ailleurs leurs circonstances concrètes: "Nam omnis amor, qualiscumque fuerit pro sua obiecti varietati in mille figuras vertitur. Amat, odit, desiderat, fugit, sperat, desperat, audit, irascitur, gaudet sed fruitur ac tristatur" 55. On nous objectera que cela ne peut concerner chez de Augustin et chez son fidèle interprète que l'amour d'amitié ou celui de concupiscence et cela à un niveau purement, simplement humain. Soit. Alors on nous concèdera que Lulle n'a pas établi une telle distinction, car cette variété particulièrement dramatique, donc temporelle, des facéties de l'amour continent et résume la loi et les prophètes du Livre d'amice et amat, des Accidents d'amor et de tout l'Arbre de Filosofia d'amor, pour ne parler que de ces textes. Or dans ces textes là il n'est question que de Dieu et de l'homme.

Ceci pose un autre problème, mais nous en laisse deviner la solution: pourquoi, chez Lulle, c'est l'aimé, qui sollicite, et non l'ami? Effectivement, l'aimé veut déjà aimer avant même que l'ami n'en soit

---

55) Cité in "*Augustinus, Cornelii Jansenii*", lib. V, p. 222.

conscient. Celui-ci découvre un beau jour les dons de l'aimé et DECIDE d'en devenir le dépositaire averti. Il pouvait, il peut en faire cas omis et l'amour alors n'arrive pas à être actuellement et concrètement, or sa "situation" dans la pure universalité lui semble particulièrement haïssable, comme nous le verrons - ou il peut y répondre, c'est-à-dire s'ouvrir aux dons de l'aimé, c'est-à-dire céder à ses sollicitations. (Nous ne nous occupons pas ici de savoir si ces sollicitations de l'aimé répondent chez lui à un besoin, ou non : nous nous préoccupons seulement, à ce stade, de savoir qui sollicite qui). Si, plus tard et une fois obtenu le consentement de l'ami, l'aimé s'absente et se cache, c'est parce qu'il joue aux coquets, parce que, à son tour, il veut que ce soit cette fois l'ami à solliciter et à supplier : *il veut que l'amour soit riche aussi de l'activité et des grâces de l'ami.*

Est-ce à dire que l'ami deviendra à la fin le seul solliciteur et l'aimé se choisira la place — que l'on dit enviable, mais qui est en réalité très mesquine — de la pure passivité? Il en serait ainsi si la voie de l'amour conduisait, chez Lulle, à un esclavage charmant, à cette situation chère à bien des mystiques de celui qui rejoint un point de perfection tel dans l'amour qu'il ne veut plus rien, en dehors de l'aimé, qu'il abdique totalement à sa propre volonté 56. Mais cela ne se produit pas chez Lulle. Cela est, à la rigueur, une tentation qui peut visiter l'ami quand, faisant fi de la prudence 57, il se donne à la débauche du vin d'amour. 58. L'ami est charmé, en effet, par des réflexions de ce genre : trêve de misères, de piétinements à la porte de l'auberge de l'aimé pendant que dehors il neige ; voici, cher aimé, ma volonté, puisque tu la veux, prends-la et n'en parlons plus, je veux vivre dans l'ineffable. Ce n'est là qu'une tentation, ou qu'une illusion. Dans le Livre d'amic e amat, l'ami dira que son aimé lui a ravi l'entendement et la volonté et ne lui a laissé rien, hormis la mémoire. Illusion. Premièrement :

---

56) Dans ce genre de situations, on se demande en effet que deviennent l'amour, l'activité et la fruition. On dit : ma volonté n'est plus en moi, Dieu veut ou ne veut pas à ma place. Et Dieu alors? Pour être à l'aise, il accepte cet holocauste et agit à la place de son ami. Une drôle de relation s'établit dans ce cas-là : une relation entre un vouloir inactif, celui de Dieu ; puisqu'il veut avec la volonté de l'autre, et un vouloir aliéné, celui de l'ami, puisqu'il lui échappe totalement, puisque, il le déclare, ce n'est plus son vouloir à lui. Quelle étrangeté avons-nous là?

57) Prudència és aquella virtut per raó de la qual los hòmes savis eligen les bones coses e esquiven les males... (*Arbre de sciència*, OE, I, 638a).

58) AFA, OE, II, 48b.

parce que la situation d'amor à ce moment serait bien trop précaire où est-elle la relation à deux? à combien de millimètres sommes-nous de l'identification, dont Lulle ne veut pas). Deuxièmement: parce que l'aimé en avait déjà décidé autrement, d'accord avec l'ami d'ailleurs: la volonté de l'ami est faite esclave DANS L'AMI ET DE L'AMI, parce que c'est elle qui aime et elle ne peut le faire qu'en demeurant à sa place, c'est-à-dire en demeurant existentiellement, j'allais dire spatialement, distincte de l'aimé. Troisièmement: Lulle ne peut oublier que par artifice littéraire, qu'il lui est rigoureusement interdit d'imaginer sérieusement un tel démembrement de l'âme de l'ami. Ce démembrement ne pourrait être, même figurativement, sans la perte totale de cette même âme 59. Esclavage de deux des faculés de l'âme à autre chose que l'âme, fût-ce à Dieu? Artifice littéraire, puisque nous savons que, pour Lulle, qui dit l'une des trois puissances dit les deux autres (qui dit volonté, dit entendement et mémoire, et qui dit mémoire dit entendement et volonté) 60 et qui si l'on admet cela, on doit en admettre les conséquences logiques. Or ces conséquences, les voici: elles sont deux et on peut se demander laquelle des deux est le moins étrange: dans le cas où l'on admet cet esclavage, on fonde deux âmes pour le seul ami, ce qui en fait beaucoup trop, une en Dieu, l'autre en l'ami lui-même. Etrange dualisme qui ne sert à rien 61. Ou alors l'ami n'a plus

59) Pour Lulle, la mémoire, l'entendement et la volonté ne sont pas trois qualités de l'âme, mais *elles sont l'âme*. L'âme n'est rien d'autre que les trois puissances. "... Significat és que ànima no sia altra cosa, sino les tres vertuts" (*Libre de Contemplació*, 165, § 18); "... enaixi com lo triangle és en tres mesures e les tres mesures son lo triangle, enaixi ànima d'home és en tres vertuts e les tres vertuts son l'ànima" (*LC*, 165, § 19).

60) Nous retenons surtout, du chap. 165 du *Libre de Contemplació* ("Com hom cogita en la manera segons la qual les tres vertuts de l'ànima s'uneixen e son una substància simple"), le paragraphe, qui illustre très explicitement ce que nous venons de dire: "Có per què és significat que ànima és durable per có car és una en tres vertuts, és, Sènyer, per có car memòria ni enteniment ni volentat no han de què.s contrasten, ans han conveniment natural en què.s convenen; car membrar, entendre e voler, cascuna d'estes vertuts és en l'autra, e cascuna cessària que sia en l'autra. On, si neguna d'elles destruïa l'autra, seria destruent si mateixa".

61) Cette première possibilité traduirait peut-être la situation du généreux de la philosophie de JANKÉLÉVITCH (*Vertus*, p. 526): "L'homme généreux, engagé mais inentamé, vit donc deux fois, une fois en l'autre, et l'autre fois en lui-même... Comment ne serait-elle pas exaltante, cette intensification de toutes ses puissances vitales..." Mais il serait infiniment trop osé de croire que Lulle ait songé à cet ultime et merveilleux développement du don de soi.



d'âme du tout: il devient une archive. Plus d'âme, donc plus d'ami, partant plus d'amour. Et l'aimé est dupe.

Voilà donc ce qu'il faut entendre par personnalisation de l'amour dans l'oeuvre de Lulle. D'un côté, un aimer éternel et universel; de l'autre un objet qui particularise cet aimer, le réduit à l'échelle de la temporalité et, ce faisant, réalise l'amour. L'amour se réalise ainsi parce que l'acquiescement de l'ami fait intervenir l'élément suprême essentiel qu'est la différence. Avant, on n'avait même pas le droit de s'interroger <sup>62</sup> —pourquoi faire?— sur la quiddité de l'amour <sup>63</sup>. Etablir une relation concrète ne se fait pas sans la différencier de la masse indéfinie des relations possibles et par là la créer. En ce sens, et c'est bien là le sens lullien, l'ami et l'aimé créent l'amour: Amour n'intervient qu'en ce moment et vivra désormais de la vie de la relation ami-aimé, mieux: de TEL ami à tel aimé. A qui les ailes maintenant? A l'ami, à l'aimé ou à l'amour? A ce dernier et elles pousseront avec plus ou moins de vigueur selon l'intensité volitive actuelle de l'ami et de l'aimé. Car il est certain que l'amour n'échappera pas à la complexion particulière de l'ami. L'amour est le fait de la volonté. Et celle-ci dépend totalement des autres facultés <sup>64</sup>. Quoi d'étonnant alors que l'amour craigne de mal tourner même après avoir connu le doux régal des rapports entre l'ami et Dieu: "Amic —dix amor—, com cogitaràs en vanitats, en aquella cogitació no leix durar ton entendre e membrar, car si ho fas, jo no'm poré abstenir d'elles amar" <sup>65</sup>. L'amour ne peut donc que ce que le sujet veut. Amour, qui est une corde, liera *nécessairement* ce sujet à l'objet que celui-ci se sera préalablement choisi.

L'ami peut donc rompre la relation. Et l'aimé aussi, car il semble bien que certains passages de l'Arbre de Filosofia d'amor et particulièrement les chapitres du jugement et de la condamnation de l'ami, veuillent rappeler que, théoriquement, rien ne s'oppose à ce que la relation

62) L'ami supplie maintes fois sagesse d'intervenir pour éclairer et faire croître son amour. Sans connaissance il est vain de vouloir distinguer entre vrai et faux amour. Entre amour et rien du tout.

63) Remarquer que dans l'Art le niveau de la différence est celui même de la notion de "principium" et, dans les règles méthodologiques, à différence correspond "utrum". Or "utrum" précède "quid": il faut se demander "utrum hoc sit aut non sit" avant de s'interroger sur la quiddité de l'objet.

64) Pour Lulle, la mémoire engendre l'entendement. De la mémoire et de l'entendement procède la volonté. Cfr. par exemple, *Libre de Contemplació*, 280, § 1.

65) AFA, OE, II, 41b-42a.



soit rompue par l'aimé (ce qui vient ratifier ce que nous disions prédé-  
demment : l'aimé abdique en quelque sorte à son éternité et adopte les  
conditions de vie de ce qui est soumis à la temporalité). En ce domai-  
ne, le canevas de l'Art ne saurait nullument conduire Lulle à de telles  
hypothèses. Les dignités divines ne connaissent pas de contradictions in-  
ternes : bonté, grandeur, volonté, vertu, etc., ne peuvent pactiser jamais  
avec minorité ou encore avec terminaison et limite. Les dignités ont  
toutes et chacune la splendeur et la noblesse de l'essence divine. Mais  
Lulle se permettra de petites fantaisies. Il oubliera certains aspects de  
la doctrine des dignités pour nous faire toucher du doigt la solidité, et  
en même temps la fragilité extrême de la "corde d'amour" 66, que  
l'ami ou l'aimé peuvent casser à n'importe quel moment.

L'aimé peut donc, en théorie, par la condamnation d'ami au dés-  
amour, desincarner l'amour, rendre notre beau démiurge à son universa-  
lité acatégorique et pas rentable pour deux sous, lui enlever le plus  
beau de sa propre réalité, le jeter en pâture à ce rongeur qui s'appelle  
*otiositas*. *Otiositas*, ce cancer de l'amour. Autant dire qu'il ne peut  
guère survivre des qu'il est tenu d'accueillir un hôte à ce point vorace.  
Dieu est chez Lulle dynamisme pur. L'âme humaine aussi. Et l'amour  
aussi. Seulement, Dieu se suffit. L'âme peut se suffire à la rigueur (ou  
au moins elle peut le croire, sans cesser pour autant d'être bien por-  
tante); *Amour ne peut se suffire en aucune façon*. Et il le sait. Il ne  
peut donc se soustraire à l'angoisse. D'ailleurs il n'est pas : on est pour  
lui, à sa place. Il est la corde qui lie deux dynamismes. Ou plus exac-  
tement, *il est le point de contact de ces deux dynamismes*. Pivoter  
sur un seul des deux ? Se serait une solution. Mais c'est là le domaine  
de Narcisse, et Lulle s'y sentirait très mal à l'aise.

Il ne faut pas forcer les textes pour deviner la fragilité du "dé-  
miurge" lullien, ni jouer aux mauvais esprits pour voir à quel point il  
est sensible aux courants d'air provoqués par les absences des deux par-  
tenaires. Pas la peine de citer à collation des inductions embarrassantes  
et embarrassées. Il suffit de lire l'Art amativa ou l'Arbre de Filosofia  
d'amor. Ce n'est pas par hasard que Lulle écrit ce drame de l'agonie  
d'Amour. Car c'est un drame que vit Amour une fois que l'ami ait été  
enseveli et que se compagnons-exécuteurs aient exercé leurs talents  
funèbres sur sa pierre tombale 67. Amour se sent seul tout à coup, il

66) *ibid.* 26b : "Amor és corda ab la qual està l'amic ligat a son amat".

67) *cfr.* note 38.

se sent tout angoissé, il respire mal. Heureusement qu'il est averti. Il se trouve à un soupir du néant. Il savait que cela lui arriverait, puisqu'il avait appris lui-même la leçon à l'ami qui vient de mourir : celui-ci lui demandait, en effet, de què és amor". Et la réponse : "Amor és d'amic e d'amat" 61. Et quand l'ami en voulait savoir plus long, la réponse n'était pas moins dramatique : "Amic, on mor amor? - Mor en la memòria qui oblida mon amat e en l'enteniment que no l'enten". 69. A fortiori dans l'ami que n'est plus. Il faut encore rappeler que pour Lulle l'amour commence continuellement, à chaque instant. Or "sentir e imaginar e amar són diferents començaments d'amors, ab los quals l'amic va veer son amat" 70. L'importance de pareil texte est soulignée par le rappel, que l'on nous permettra de faire, de la définition lullienne que voici : "Principium est id, quod se habet ad omnia, ratione alicuius prioritatis". Déjà lors des débats au jugement de l'ami, Vie d'amour versait une pièce particulièrement efficace au dossier de la défense. Vie d'amour rappelait, en effet qu' "amor sens durar no pot haver poder d'amar". Elle raisonnait ensuite : "per açó, si mor l'amic, morrà l'amor, car amor pus que no pusca amar no porà viure, ni sens amic amor no pot amar, e per açó si auciuets l'amic, auciuets l'amor" 71. Mort d'amour essayera d'éviter l'argument. Mais elle le fera, paradoxalement, en abondant dans le sens de la défense : sa réplique, en effet, commence par rappeler au juge que "neguna amor pot durar en volentat qui s'uja d'amar" 72.

Amour sait ce qu'il lui en coûte d'être sincère. A la rigueur, il pourrait peut-être, en se taisant, leurrer l'ami en lui cachant les pouvoirs que l'ami possède sur l'amour. Car il semble bien que celui-ci serait disposé à obéir à l'amour et non à le commander, à subir sa loi, et non à légiférer. Mais il n'en est rien. Et s'il jouait aux naïfs, il ne put pas éviter de prendre ses responsabilités dès le jour où il se mit à prier "bontat que li bonifiqués son amar, e bonea que l fés gran," etc., "car ell volia fer honor a son amat..." Ce faisant, l'ami priait les racines d'amour — notez bien — et non pas des dignités abstraites. Les racines d'amour le comprirent fort bien et s'empressèrent de dire sincèrement à l'ami ce qu'il en était : "*Resposeren les rails d'amor a l'amic que no*

68) AFA, OE, II, 71b, §10.

69) *ibid.* § 22, et aussi 15, 21.

70) *ibid.* 35b, § 3.

71) *ibid.* 57a, §5.

72) *ibid.*

*calia que ell les pregàs que li honrassen son amar; mas que elles lo pregaven que les honràs en son amar, en lo qual volien entrar e estar, per ço car l'amat ab ell poguessen honrar; car com no estàven en l'amar de l'amic, no havien ab què l'amat poguessen honrar, e estàven ocioses, ni elles no podien forçar l'amar dels homes, qui està franc" 73.*

Et dans les chapitres intitulés "louanges d'amour et honneurs d'amour" on voit encore que, une fois réalisée la relation entre l'ami et l'aimé, ce n'est pas Amour qui renforce ou affaiblit la relation : *il subit*, au contraire, et *très directement le contracoup des modalités variées à scuhait de cette même relation*. On y voit aussi qu'Amour n'est ni bon ni mauvais; c'est l'ami qui lui donne une qualité morale 74.

Tout ceci explique la formidable angoisse de "Dame d'amour" (nouvelle figuration d'Amour), qui assiste, impuissante, au trépas de l'ami : "Quand serà -dit-elle- aquell temps en què jo hauré tan bó, tan gran amar en tan bó (...) amador, com havia en aquest amic que he perdut e és mort per mi. Car jo sens bo e gran amar no puc esser bona ni gran (...) e com he petit amar 75 estaig ociosa, la qual ociositat me treballa fortament ..." 76. Dame d'amour -a remarqué pertinemment. M. Rubió i Balaguer- est décrite ici sous les traits d'une veuve désolée à qui toutes les dames de l'art lullien (les dignités, les conditions d'amour) vont faire les plus cincès condoléances 77. Condoléances pour la mort de l'ami ou éloge funèbre pour la Dame d'amour elle-même, qui risque fort de s'en aller? Elle est là plantée, toute pâle, et l'ami n'est plus là. C'est donc tout juste si elle EST encore. (On remarquera, par contre, que l'aimé, s'il peine, le dissimule fort bien). Car elle n'a plus rien à faire. *Otiositas* est là. Devant elle, de l'autre côté de ses larmes, une étrange alternative : suivre sur le champ le conseil de ces dames, qui la conjurent de "se remarier" à l'instant (pour nous en tenir à la très adroite interprétation de Rubió i Balaguer) ou disparaître, sombrer dans le quasi néant qu'elle avait été si heureuse de quitter. Car, n'en doutez

73) *ibid.* 68b, §3.

74) Cette doctrine se dégage de tout l'épisode du jugement et de la condamnation de l'ami.

75) Or, "minoritas est ens sirca nihil."

76) AFA, OE, II, 63b.

77) Note 76 à l'édition d'AFA que nous utilisons, p. 83-84. Notons, au passage, la fluctuation de l'imagerie lullienne : Amour est aussi bien personnalisé en Dame d'amour, qu'en Amour tout simplement. La lecture de l'AFA comporte des difficultés : il faut repérer un seul et même concept sous différents déguisements.

pas, le veuvage ne saurait l'aider à subsister. Impossible, elle mourrait de chagrin dans les vingt-quatre heures. C'est l'héritage du "démurge"; il ne peut se conformer de sa solitude en la remplissant d'une litanie létargique de formules charitables, distribuées à une foule indéfinie et amorphe de miséreux. Cette belle *quies* qui était la sienne quand l'ami et l'aimé étaient préhens n'est plus, *otiositas* prend désormais sa place.

Quoi faire! Se résoudre à périr? Tout sauf cela. Et voici que, sur l'épithaphe encore tout frais de la tombe de l'ami qui n'est plus, Amour guette d'un oeil très intéressé où vont se nicher maintenant les dons que l'aimé offrait à l'ami trépassé. Il trouve ce nouveau sujet, qui le sollicite, et accourt, puisque voici qu'une nouvelle relation va se nouer. Amour, par cette escapade et ce très court veuvage, évite de se perdre à nouveau dans l'imprécision de l'infinitude des relations possibles.

Car, en définitive, c'est bien le néant absolu, le *nihil*, et non seulement le *circa nihil* d'*otiositas* et de *minoritas* 78, qui attend l'amour: "l'ami s'endormit et pleura l'amour, car tandis que l'ami dormait, il n'avait de quoi multiplier l'aimer" 79. Mais Amour exagère: il s'apitoie parce que le sommeil de l'ami le condamne à quelques heures de chômage. Amour pleure, il se consolera bientôt. Et pourtant non: "l'ami s'endormit, et MOURUT L'AMOUR, PUISQU'IL N'AVAIT DE QUOI VIVRE. S'éveilla l'ami et REVECUT L'AMOUR dans les pensées que l'ami transmet à son aimé" 80. Car l'amour est un dialogue. *Et qui se tait, tue le dialogue et l'amour.*

Amour a besoin d'un objet dont il devienne sujet (*subditum*). Le démiurge (qui, maintenant nous le savons, n'en est pas un) éprouve le vertige de l'universel, ce qui peut s'interpréter qu'il craint ce moins-être qu'est pour lui la liberté totale. Liberté totale équivaldrait pour lui à oisiveté pure. Or dites-moi ce que devient un être que nous définissons dynamisme pur, dès qu'il se met à faire de l'oeil à Dame Fainéantise? Le pire est à craindre.

Liberté totale pour l'amour voudrait dire, dans la pensée lullienne, *non contrôle de la part de deux vouloirs singuliers*, et par là non amoru, et finalement néant.

L. SALA MOLINS

Attaché au Centre National de la Recherche Scientifique, Paris

78) Cfr. note 75.

79) AFA, OE, II, 31b, § 7.

80) Libre d'amic e amat, § 239.